

Aimé Leclercq

## Mat en trois coups

Le mois de juin 43 touchait à sa fin. Nous étions douze prisonniers à occuper le baraquement numéro quatre. Les Allemands avaient décimé notre unité en moins de deux jours. Nous pouvions nous estimer heureux qu'ils nous aient épargnés. Bien que nous nous appelions par des surnoms, mes compagnons utilisaient toujours l'expression « mon lieutenant » pour s'adresser à moi, seul gradé de la chambrée. Le quatre avait été construit avec un tas de planches pourries, assemblées en hâte pour accueillir les rescapés de cette épouvantable bataille. J'avais pu sauver un jeu d'échecs et, avec Miraud, nous jouions pour tuer le temps. Il portait une paire de lunettes avec des verres épais comme des culs-de-bouteille. Je me demandais comment il avait fait jusqu'ici pour ne pas les perdre pendant les combats. Son expérience de joueur laissait à désirer, mais je m'en contentais. Filasse, un grand efflanqué, pariait des cigarettes sur le vainqueur. Pauvre Filasse ; ce fut le premier à mourir : de constitution fragile, il n'avait pas résisté au froid de l'hiver. J'avais formulé une plainte à l'attention de l'officier responsable du camp. J'y dénonçais les conditions inhumaines de notre détention : pas de chauffage, nombre insuffisant de couvertures, latrines bouchées.

Le commandant Friedrich Engelmann débarqua au numéro quatre alors que j'allais mettre Miraud en échec. L'Allemand jeta sur nos visages un regard glacé ; il vit le jeu posé sur le sol ; nous nous levâmes dans un silence de mort : « *Beschlagnahmen dieses Schachspiel!* » cria-t-il, d'une voix gutturale.

Un soldat, mitraillette en bandoulière, se saisit du jeu et le tendit à son supérieur. Celui-ci afficha un sourire satisfait, ensuite il posa son regard sur moi et reprit dans un français presque sans accent : « Où vous croyez-vous lieutenant Duchamp ? Vous vous imaginez peut-être au bistrot de votre village ? »

Il prononça quelques mots en allemand ; un autre soldat me tendit un long flexible muni d'une manivelle : « *Rohrreinigungsspirale*, pour les toilettes ; comment dites-vous cela en français ?

- Un furet.

- Un furet ! Amusant », il claqua les talons et sortit sans rien ajouter.

Miraud s'approcha tout en regardant l'outil dans mes mains : « le salopard, il nous a piqué le jeu d'échecs ! Je lui présentai le furet :

- Tiens, va me déboucher ces toilettes ; ça t'occupera ».

Sous ses airs d'officier allemand, cet Engelmann ne portait pas si mal son nom : l'homme doux !

\*

\*\*

Le soir était tombé quand on vint me chercher. Le garde me conduisit aux bains et l'on me tendit des vêtements propres. Je me savonnais, me demandant ce qui était en train de se tramer. L'eau me réchauffait et, jouissant de cette douce sensation, je me frictionnais de plus belle. Le savon de Marseille parfumait la cabine. Pouvoir me laver dans une douche individuelle : rien que cela me paraissait incroyable ! Une voix percutante me sortit de la torpeur : « *schnell, raus !* »

Je sortis en hâte et m'habillai aussi vite que possible. L'Allemand qui m'accompagnait me conduisit vers le bureau du commandant. De chaque côté de la porte, deux soldats, mitraillette en main, montaient la garde. Ils ne

m'adressèrent pas le moindre coup d'œil. Dans ce cabanon construit en briques planait un relent de moisi. Un fil électrique terminé par une ampoule pendait du plafond. Elle n'éclairait pas très fort. En dessous, une table. Sur celle-ci, notre jeu d'échecs ; les pions, disposés sur le plateau, attendaient une nouvelle partie. Engelmann sortit de la pénombre et désignant l'échiquier de la main : « les noirs ou les blancs ?

- Les blancs, répondis-je sans réfléchir.

- Gagnez cette partie et vous et vos hommes seront mieux traités. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je pensais qu'il se moquait de moi, aussi je participai sans trop de convictions. D'emblée, je commençai les hostilités par un jeu ouvert, plaçant mon pion en e4. Un début pas très original et, comme je m'y attendais, le commandant répondit par un coup symétrique en e5. Trop perplexe pour me concentrer, une demi-heure plus tard, je perdis sans honneurs. Engelmann soupira : « voilà une partie bien médiocre. Vous me décevez.

- Commandant, il faut me comprendre, c'est un peu inattendu comme situation.

- Demain, si vous jouez encore aussi mal, je vous fais fusiller ! »

Je voyais à son regard qu'il ne plaisantait pas. Un frisson me parcourut l'échine. Il me fixa de nombreuses secondes. La gorge asséchée par la peur, je déglutis dans un bruit incongru.

De retour au numéro quatre, tous me dévisagèrent avec des yeux chargés d'interrogations. La toupie me questionna le premier : « Alors, qu'est-ce qu'ils te voulaient ?

- Engelmann voulait jouer aux échecs ; il avait notre jeu.

- Notre jeu ? Le fumier ! C'était Miraud qui avait répondu.

- Il a dit que, si je gagnais, on serait mieux traité.

- Et alors, tu l'as eu cet enfoiré ?

- J'ai perdu. »

Ils me regardèrent avec stupéfaction : une défaite de plus. Pendant le reste de la soirée, Miraud me bassina de multiples conseils et stratégies à adopter : « essaie l'ouverture écossaise, je te parie que ce Boche ne sait pas ce que c'est ! Ou l'Italienne ! Ce n'est pas mal non plus.

- Tu oublies que les Allemands et les Italiens sont alliés, répondis-je en boutade.

- Vous devez le niquer, mon lieutenant ! Il faut sauver l'honneur !

- L'honneur ? On va déjà essayer de rester en vie ici. La guerre n'est pas prête d'être finie. En attendant, il va voir de quel bois je me chauffe ce Fritz ! »

\*

\* \*

Engelmann me regardait avec un demi-sourire : « j'espère que vous allez nous montrer un adversaire un peu plus combatif ce soir. »

Il me sembla que l'ampoule avait été remplacée par une autre, plus puissante. Mais peut-être que je m'habituais déjà à l'ambiance glauque de ces lieux. Il pleuvait et les gouttes cinglaient les vitres avec rage. J'avais couru tout le chemin, transi de froid. Le commandant me servit un café : un vrai, pas ce jus de chaussette à la chicorée que l'on boit à la cantine. Son arôme éveilla en moi des souvenirs pleins de nostalgie. Je pensais à Julia et mes deux enfants. Sans doute qu'il lisait en moi : « êtes-vous marié, lieutenant Duchamp ? Avez-vous des enfants ?

- Oui, j'ai deux filles ; Anna et Marie. Je soupirai.

- Vous les reverrez bientôt. La guerre touche à sa fin. J'ai moi-même une épouse et un fils, son regard s'assombrit, ils me manquent. »

Je commençai la partie. Au bout de trois coups, Engelmann murmura : « ouverture écossaise, voilà qui est intéressant... »

La partie dura deux heures ; je perdis avec honneur. Mon adversaire semblait satisfait de ma prestation : « pas mal, continuez comme cela et vous finirez par me vaincre ».

Je fus battu ainsi douze fois d'affilée. Ce type en connaissait un bout sur les échecs. La treizième rencontre me porta chance : après trois heures de jeu, j'acculai son roi avec un fou et une tour. Il le renversa d'une chiquenaude : « félicitations lieutenant, il continua en allemand en élevant la voix, *bringt mir die wolldecke* ».

Son aide de camp m'apporta des couvertures pour chacun de mes compagnons. Je regagnai le numéro quatre abasourdi, mais heureux. La laine humide sentait le rance, mais qu'importe : l'hiver battait son plein. Ce type remontait dans mon estime ! Le commandant Engelmann, âgé de trente-cinq ans, impressionnait par sa taille. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix, son képi semblait inattaquable. Son allure ne correspondait pas à celle d'un descendant direct de la race aryenne : ses cheveux et ses yeux étaient foncés, sa silhouette assez rondelette. Dans le civil, il enseignait les langues romanes et le français à Stuttgart. Lors de l'une de nos parties, il me récita un poème de Ronsard : « *Mignonne, allons voir si la rose qui ce matin avait déclose sa robe de pourpre au Soleil...* »

Il en connaissait un rayon en littérature française ; bien plus que moi. Il parlait avec passion de Victor Hugo et avait lu intégralement la Comédie humaine de Balzac ; près d'une centaine d'ouvrages.

Il était devenu mon meilleur ennemi et mon estime pour lui grandissait de jour en jour. Je ne savais toujours pas si l'oreille que je lui prêtais lui servait plus de faire-valoir qu'autre chose, mais il tenait parole. À chacune de mes

victoires, nous recevions une compensation. Il nous rendit l'échiquier ; je pus reprendre mes parties avec Miraud. Son jeu insipide ne rivalisait pas avec celui du commandant. Sacré Miraud ; je me demande ce qu'il est devenu après la guerre. Il a sans doute regagné sa Bretagne natale. Moi, Savigny-lès-Beaune me manquait et j'écrivais le plus souvent possible à Julia. Je lui racontais la bienveillance d'Engelmann ; une erreur lourde de conséquences pour notre petite communauté.

\* \*

Ce mercredi-là, j'arrivai avec l'échiquier devant la porte du commandant. Nous avons dû arrêter la partie, et je tenais le plateau bien droit, les pièces toujours sur leur case. Je fus accueilli d'un coup de crosse au visage. Je me retrouvai sur le sol à ramasser les pions qui s'étaient éparpillés dans la boue. Une botte, cirée au point de voir ma figure s'y refléter, écrasa ma main sur le roi. Je levai les yeux et regardai cet officier vêtu de noir, cheveux blonds et des yeux d'un bleu d'acier. Il hurla quelque chose et l'on me jeta dans un cachot : « je veux parler au commandant Engelmann ! Que se passe-t-il ?

- Ferme ta grande gueule d'*Ungeziefer* ! Engelmann est loin maintenant ! »

Il me jeta au visage les lettres que j'avais écrites à ma femme. Au numéro quatre, j'entendais un remue-ménage terrible et j'essayais de voir ce qu'il s'y passait en agrandissant l'interstice des planches de ma prison. Les bouts de mes doigts comprimés devenaient blancs et douloureux. Tout le mobilier de notre baraquement fut projeté dehors ainsi que nos effets personnels. Un soldat versa de l'essence sur l'ensemble et y buta le feu. La toupie se précipita pour sauver la photographie de sa fiancée. Une détonation retentit et il s'affala sur le ventre. Mes compagnons, à genoux, restaient impuissants, obligés de garder les mains sur la tête. Ce jour-là, j'ai prié pour nos vies. J'ai cru que nous allions tous y passer. Mon corps tremblait de partout ; je n'arrivais plus à contrôler mes membres. Je pensais à la toupie : « bande de salopards, bande

de salopards... », je ne cessais de répéter cette litanie, comme une incantation. Comme s'il allait se relever en disant : « hé, je vous ai bien eu, hein ? »

Le nouveau commandant se montrait odieux. Privés de couvertures, il n'était pas rare que, sous ses ordres, on vienne nous arroser d'eau glacée juste avant d'aller nous coucher. L'hiver ne nous épargna pas ; quatre de mes compagnons périrent de froid. Les autres prisonniers nous crachaient sur les pieds : « voilà ce qui arrive quand on lèche le cul des Boches ! »

Six mois plus tard, les alliés débarquaient en Normandie. Mais je perdis encore deux de mes camarades. Les Allemands, en prenant la fuite, avaient mitraillé les baraques des prisonniers ; beaucoup périrent sous les balles.

\* \*

\*

Aujourd'hui, je relis pour la dixième fois la lettre de Siegfried Engelmann, le petit-fils de Friedrich Engelmann. Ce nom, à lui seul, évoque les heures les plus sombres de mon existence. J'attends sa visite, anxieux comme un communiant devant le curé. Dans cette lettre, il m'annonce qu'il désire me rencontrer et qu'il doit terminer quelque chose pour son grand-père. La sonnette résonne d'un son rauque et métallique. Mes quatre-vingt-deux ans ne me permettent plus de m'élancer vers la porte comme avant, mais j'arrive quand même à ouvrir d'un geste alerte : « monsieur Duchamp ?

- Oui, c'est bien moi. Entrez, entrez, suivez-moi. Je suis ému, me sens maladroit.

- J'ai mis presque dix ans pour vous retrouver. » Il parle aussi bien le français que son aïeul !

« Dix ans ! Hé bien dites donc ! Comment avez-vous fait ?

- Internet, c'est très utile. Et puis, vous avez publié récemment vos mémoires.

- Oui, c'est vrai. Ainsi, vous venez de la part de votre grand-père. Est-il

encore de ce monde ? Je sais que la réponse a peu de chances d'être affirmative.

- Il fut tué le jour même de son transfert sur le front russe, en janvier 44. Je me sens blêmir et m'accroche au dossier d'une chaise.

- J'ai toujours pensé qu'il s'en était tiré et qu'il était retourné enseigner à Stuttgart. »

Le jeune homme me tend une lettre : « il avait demandé à mon père de vous retrouver, il n'en a pas eu le temps. Il est mort d'un cancer et, en fouillant sa boîte à souvenirs, je suis tombé sur ce document. »

Je regarde le texte, mais il est rédigé en allemand : « qu'est-ce qu'il y a d'écrit ?

- Il demande que vous terminiez la partie d'échecs là où vous l'aviez laissée. »

Sur ces paroles, il sort une autre feuille de sa poche qu'il déplie avec précaution. Le papier est déchiré aux plis, ses bords sont écornés. Il reprend : « grand-père avait reproduit de mémoire, sur cette feuille, le plan de la partie. »

Je prends le document et l'examine un certain temps. Mon regard remonte le passé à toute vitesse : « je m'en souviens : j'allais prendre son cavalier avec mon fou. C'est à ce moment-là que son aide de camp vint l'avertir de quelque chose. Il se leva et partit après s'être excusé. Il semblait soucieux. »

Je me dirige vers le buffet et sors un échiquier. Je le dépose sur la table et invite Siegfried à prendre place. Il laisse tomber la veste et s'installe. Nous observons le plan et disposons avec attention les pièces l'une après l'autre. Le jeune homme regarde un long moment le plateau, sourit en me dévisageant et lance : « mat en trois coups ! ».

Laetitia Remericq

## Trêve hivernale

Je déteste les rats. Vraiment. Avec leurs yeux rouges, ce sont les animaux du diable. Ils vous fixent, pas farouches, attendant patiemment un moment de faiblesse ou d'inattention. Ils furètent, fouillent les ordures, déterrent les cadavres. Ils filent entre vos jambes sans craindre les coups de bottes. Ca fait deux jours que j'ai repéré le chef de meute. Gros et gras, agressif. Il vient de se faufiler sous la veste d'un pauvre gars, étendu plus loin dans la boue. Le vêtement se soulève lentement comme si un souffle nouveau venait animer la poitrine en décomposition. Sale bête. S'il dépasse la tête, je le bute avec ma fronde artisanale. Maigre vengeance, mais il faut bien s'occuper.

S'occuper pour oublier le grondement continu des bombardements, ce tonnerre artificiel qui va et vient, se rapproche soudain, semant la terreur dans nos rangs misérables. Effacer les cris des copains qui souffrent, qui pleurent et implorant. Ignorer le froid humide qui rampe, sournois, se faufile sous les tuniques et sous la peau, vous glace les os. Supporter la vermine et la puanteur tenace. S'occuper pour ne pas laisser le désespoir s'installer et se changer en instants de pure panique. Je relève mon col et abandonne la chasse. Mes mains tremblent trop. Je croise le regard d'Albert qui s'approche, courbé dans la tranchée, tenant une flasque entre ses doigts sales.

« Tiens mon ami ! Trinquons ! C'est Noël après tout ! »

Je ne sais pas comment il fait. En plein cœur de l'horreur, il reste plein d'allant. Il bluffe sans doute. Avec ses oreilles décollées et sa moustache sombre, il a une drôle de dégaine. Il dit toujours que lorsqu'il sera plus vieux, il se laissera pousser la barbe. Une barbe aussi longue que celle de son grand-père. J'espère qu'il aura l'occasion de vieillir. J'avale une gorgée de ce truc infâme qui me brûle les entrailles. Est-il possible que Noël existe encore ? Reste-t-il un endroit sur cette terre du nord que la furie des hommes n'ait pas dévasté ? La chaleur d'un foyer, les sourires échangés, la saveur des plats de fête. Je soupire et mon ami me gratifie d'une tape puissante entre les omoplates.

« Ce sera calme aujourd'hui. Personne ne voudra se battre. »

De fait, le vacarme des armes semble se taire, évincé par le sifflement du vent d'hiver. Je n'ai rien remarqué, trompé par la routine infernale, absorbé par le manège des bêtes. L'atmosphère est étrange. J'entends un rire fuser. Je relève la tête. Les hommes se sont regroupés autour des blessés dans le boyau de terre. De l'eau fume dans une casserole. Les tensions se relâchent. Même le petit Martin sourit, recroquevillé sur son flanc mutilé. Un enfant égaré sur un champ de bataille. Le jeunot que chacun ici s'est efforcé de protéger. La douleur prend sa pause. Il espère. Demain il sera évacué et retrouvera sa mère.

Plus loin quelqu'un s'agite soudain et se met à crier. La troupe se contracte instantanément, rompue aux alertes. Mais la voix est sans crainte :

« Drapeau ! Drapeau blanc ! »

C'est l'incompréhension. Les visages se tournent vers le *No man's land*.

« Ils agitent le drapeau blanc ! Ils sortent ! »

Quelques soldats s'avancent vers l'échelle de bois, se hissent prudemment. Pas de précipitation. Ca change des ruées insensées vers la mort. Ils jettent un œil. Ce n'est pas un piège. C'est Noël. Je déplie ma carcasse grinçante. J'ai pris la forme du trou de terre dans lequel je stagne depuis des heures. Je sors la tête de la tranchée. En face de sombres fantômes se dressent et approchent, hésitants, vers le camp ennemi. Ils lèvent les mains dans un geste d'apaisement. J'aperçois un bout de ferraille qu'ils ont plié en forme de sapin, et décoré de quelques lanternes.

Me voilà dehors. Sans y croire, je progresse vers ces ombres diffuses. Les rats ont disparu. Je trébuche dans la boue gluante. L'éperon d'un barbelé s'agrippe à l'étoffe écarlate de mon pantalon. Uniforme d'un autre siècle, cible parfaite pour une guerre moderne. Je tire et le tissu craque. J'avance encore. Albert est à deux pas, sursautant à chaque bruit suspect, redoutant la balle traîtresse. Mais rien ne vient. La jonction se fait timidement. Les soldats s'observent. Plus de curiosité que de haine. Devant moi l'Allemand a l'air hagard et vacille légèrement dans l'air humide. Il n'a pas d'arme. Mon Dieu, ce qu'il me ressemble !

« Frohe Weihnachten ! Cette guerre... Pas bon... », dit-il avec un mauvais accent. Son regard triste s'embue. Il se précipite soudain et me serre la main vigoureusement, ne la lâche plus pour ne pas briser l'instant. Fraternité sincère, terriblement éphémère. Le long de cette butte d'argile tant convoitée les hommes se découvrent et échangent. Ils prennent conscience que l'ennemi est un fils ou un mari. Il est crotté, fatigué. Il a peur de mourir. Les éclats d'une joie hésitante percent la brume. Les visages se dérident. Sourires blancs sur peaux crasseuses. On entend au loin le son mélancolique d'un chant familial.

Un gradé bientôt s'inquiète. Il n'a rien dit jusque là, soulagé par l'arrêt provisoire des combats. Il n'a pas ménagé sa peine les jours derniers, comme en témoigne le bandage souillé qui lui ceint le front. Mais voilà, il ne faudrait pas que la chose s'ébruite. Les pays ne sont pas réconciliés. On dit qu'il a reçu l'ordre officieux de fusiller pour l'exemple. Il fait aux troupes le signe de la retraite. Qu'importe. L'air est moins lourd, la menace s'estompe. A regret, je quitte mon ami allemand. Il m'a dit son prénom. Il n'est plus cet ennemi désincarné puisqu'il s'appelle Kurt. Je reprends le chemin de l'abri, le cœur emplí d'un nouvel espoir. Nul ne connaît plus les vraies raisons de ce conflit, hormis peut-être quelques généraux orgueilleux. C'est maintenant évident. Cette farce guerrière prendra fin rapidement.

Dans la tranchée, Martin n'a pas bougé. Il attend notre retour, le sourire aux lèvres et le regard fixe. Voilé. Sa main droite est tombée dans l'eau croupie. Sur son épaule se dresse le rat gros et gras, le museau rouge d'une vie évaporée. Une fureur nouvelle déferle dans mes veines. Je déteste les rats. Vraiment. La trêve est finie.

Maud Barthélémy

## L'Expérience

Je n'ai jamais été proche de ma sœur. Elle non plus d'ailleurs. Mais depuis L'Expérience, je la découvre. Nous sommes deux dans la fratrie, deux « pisseuses » comme dirait mon père, qui voulait, comme la majorité des hommes, au moins un garçon ! Mais ma mère avait dit : « deux enfants, pas plus ! » Et rien ne peut jamais aller contre cette dernière quand elle a décidé quelque chose.

Pourquoi une envie aussi soudaine de me livrer, de parler de ma petite sœur, qui est, somme toute, si différente de moi ? J'aime les choses claires, nettes et précises, je suis une véritable cartésienne, je me distrais peu mais efficacement et sans risque. A contrario, Clarisse aime voyager dans son esprit à la recherche de combinaisons incongrues, elle pratique la procrastination sans cesse, ce qui m'insupporte terriblement, elle est « fortement désordonnée » pour ne pas dire bordélique, et surtout elle a une bouille d'ange. En fait, elle a un côté humain, enthousiaste et charismatique que je n'ai jamais su avoir et que j'ai malheureusement perdu de plus en plus au fil des années.

À vingt-trois ans, j'ai directement obtenu un poste confortable dans une banque. Légèrement carriériste, j'étais fière et ne pensais qu'au travail. Jusqu'à ce que je rencontre un jeune client qui changea quelques plans dans ma vie. Mais l'histoire dura sept ans. Nous avions investi dans un appartement, j'ai pris le temps de me construire une place confortable, il avait acheté un labrador, et notre couple désirait un enfant. Classique, comme vous pouvez le constater. Mais un jour, il me reprochait d'être stérile, que la chienne se soit faite écraser quand je l'ai sortie, de passer trop de temps à vouloir décrocher une promotion, puis trop de temps à essayer de concevoir un enfant, et pour couronner le tout, il m'a reproché d'avoir choisi l'appartement. Il est parti. Tant pis. Je fonctionne en binaire, et là c'était plusieurs zéro qui s'enchaînaient. Ma petite sœur avait essayé de me remonter le moral mais... toutes

ses remarques positives m'exaspéraient. C'était gentil, mais ça n'est pas à la petite de remonter le moral de la grande. Depuis j'ai retrouvé quelqu'un d'un peu détaché, qui ne souhaite que passer du bon temps. J'ai rétabli un équilibre précaire à ma vie. Sans jamais oublier le passé malgré tout. Je pense que je porte perpétuellement les cicatrices de tout cela, ou les plaies béantes. Ma sœur a compris, elle a toujours lu en moi comme dans un livre ouvert. Elle savait que je cachais mon manque d'estime, de confiance en moi, elle le savait pertinemment et voulait me forcer à sortir de ma coquille.

Alors un jour, elle débarque à l'improviste chez moi et me dit avec une joie tranchante : « La vieille, fais ta valise nous participons toutes les deux à un jeu de télé-réalité ! ». Je pensais d'abord à l'une de ses blagues loufoques. Mais je ne riais plus des masses quand elle m'a mis la preuve sous le nez. Quelle idée ! Comment allais-je me sortir de cette situation sans trop la vexer ? Une émission de télévision ! Franchement tout ce dont je rêve ! La confrontation aux autres, de surcroît devant des spectateurs, sur des épreuves qu'on ne peut anticiper, où il faut s'affirmer et toujours la jouer « je gère » devant les caméras. Je la maudissais. J'aurais voulu déchiqueter cette feuille posée sur ma table de cuisine, où il était inscrit « L'Expérience, une compétition à toute épreuve ! Félicitations Adèle et Clarisse, vous avez été sélectionnées pour contrôler le dossard numéro 12 ! Nous vous donnerons d'autres précisions sur la période de tournage ultérieurement. Merci cependant de fournir ... » la suite n'a guère d'importance. Les deux premières phrases m'avaient suffi pour l'instant. Nous avons alors bu un thé, essayant désespérément de ne pas penser à ce désagrément. Ma colère était fulgurante. Laissons les choses se décanter un peu, il sera toujours temps dans une semaine de lui prouver par « A + B » que je ne peux pas répondre favorablement à sa requête. Je me suis même surprise, à commencer à élaborer des techniques que je mets en place au travail, pour contourner les doléances de mes clients. Et ma sœur s'en est allée. Ses derniers mots en partant m'ont vraiment émue, parce que, droit dans les yeux, elle m'a lâché : « Je vois bien ton expression négative, Adèle. Crois-tu que je ne sais pas ce à quoi tu penses ? Moi, je sais que tu en es capable » Voilà. Rien que ces quelques termes mis les uns à côté

des autres avec une intonation culpabilisante et je commençais à me demander si je n'allais pas participer. Mais non ! J'ai rapidement supprimé cette option. De plus, mon ami actuel n'était pas tellement emballé non plus. Les semaines qui suivaient cette annonce ont été productives en arguments à avancer contre ma sœur. "En admettant que je participe, je ne sais même pas à quoi m'attendre ! Quels genres d'épreuves? Je n'ai pas une mauvaise condition physique mais je ne suis pas prête pour les Jeux Olympiques ! Et puis je n'ai pas besoin de cela pour vivre... Je n'ai rien à me prouver. Je vais aussi perdre un temps fou sur mon travail, quel déficit personnel cela engendrerait! Je ne sais même pas si mon patron serait d'accord pour que je me lance dans ce type de projet. Et puis c'est aussi un investissement d'argent, et je n'en ai pas à jeter par les fenêtres. Si je dois payer le transport pour aller jusqu'à Paris ou ailleurs, pour un peu que je m'y prenne trop tard, et c'est le plein tarif qui m'attend. Et puis, le règlement, avec le contrat je l'ai lu, mais on ne sait jamais, si en cours de route ils décident de changer les règles et que l'on doive s'entretuer comme dans un célèbre roman adapté en film ? C'est un peu effrayant tout de même. Et ma sœur et moi nous ne sommes pas si moches, si en fin de compte c'était un kidnapping organisé?" Plus les semaines passaient et plus je m'inventais des scénarios qui ne tenaient pas la route. Et puis j'en ai discuté avec mon compagnon, qui, plus terre à terre, m'a fait réfléchir à autre chose. Si je me blesse, je serai en arrêt et il est absolument impensable de devoir me mettre en arrêt. Les médecins, les hôpitaux, loin de moi, loin de moi ! Quoique en pensant aux médecins, mon ami m'a suggéré, que peut-être qu'un de ces guérisseurs pourrait me faire une dispense. Si cela vient de l'extérieur, ça n'est plus ma faute, je suis dédouanée de toutes responsabilités dans mon incapacité. Cependant, Clarisse s'en douterait. Je tenterais tout de même de la convaincre après obtention de ce certificat.

Alors brûlante de nervosité, d'angoisse, et même d'impatience pour me débarrasser de cette aventure, je me suis rendue chez mon médecin le jour même. Ayant bien anticipé les signes et symptômes avec des tromperies trouvées sur le Net. Je me sentais tellement mal dans ma peau en faisant ça, que je transpirais de douleur. Je n'ai eu aucun mal à duper le pauvre homme, lui déclarant une compétition bidon.

Je ressortais avec mon papier plus précieux que de l'or. Si j'avais pu je l'aurais encadré ! Que d'efforts pour en arriver là ! Et quel sentiment de victoire ! C'est étrange car à ce moment précis, j'ai quasiment ressenti un pouvoir de vengeance et de domination sur ma petite existence. Rien que pour ça, je dirais merci à ma sœur, mais jamais je n'avouerai ce subterfuge digne de Scapin. Un poids venait de s'envoler comme par magie. J'étais libérée. Mais maintenant je devais l'annoncer. Nous devions nous voir justement pour parler de toute cette entreprise.

J'avais le document, à portée de main, dans mon sac à main. Et je n'ai jamais osé le sortir tellement j'avais honte de moi-même. Je suis un monstre. Ce petit bout de femme si enthousiaste à l'idée que nous partagions ce temps dédié (imposé). J'ai vu jusqu'où j'étais capable d'aller pour ne pas affronter mes problèmes, cela me tuait. Je suis affreuse, je ne supporte tellement plus les échecs que je serais capable de vendre mes parents pour éviter d'affronter quoi que ça soit. Je n'ai pratiquement pas parlé, nous n'attendions plus que les dates pour l'émission. Enfin, surtout ma sœur. En rentrant chez moi j'ai pleuré toutes les larmes que mon petit corps voulait bien sortir. Je rechutais, tout mon passé m'a sauté à la figure. Tout ressortait. Deux semaines passèrent où je ne sortais que pour le travail que j'effectuais de manière la plus légère possible et je ne voulais voir personne. Plusieurs fois j'ai composé le numéro de mon psychologue, mais je n'ai pas appuyé sur le bouton vert. Que faire, que dire, que penser ? Ma sœur a appelé, une, deux, dix fois, mais je ne voulais plus entendre ce diable qui empoisonnait mon âme. Je l'ai vue passer et déposer une enveloppe sous ma porte. Heureusement, dans ces périodes-là, je suis presque invisible.

J'ai attendu deux jours pour ouvrir cette lettre, qui m'apprenait que le tournage se ferait dans un mois. Et soudain, mon instinct s'est remis en place, je me suis mise à chercher frénétiquement mon agenda. Pour constater que sur cette semaine-ci, je serais en formation pour le travail. Alléluia ! La voilà, l'excuse parfaite, l'alibi sans faille, mes yeux sont mis à couler de joie, il y a donc une justice sur cette Terre ! Merci ! J'ai convoqué ma sœur, avec un ton grave, elle est venue rapidement. J'ai mis le ton, la forme et les mots pesés au microgramme près. J'étais heureuse,

j'avais gagné. C'était sans compter sur l'énergie de Clarisse qui, décidément, faisait tout pour me mettre des bâtons dans les roues, m'a appris avec un grand sourire et un énorme câlin, que je ne désirais pas, que n'ayant pas de nouvelles de moi, elle était passée à mon travail racontant à tous que nous allions faire une émission et en précisant les dates. Mon patron, fou de joie de mettre en avant son employée à la télé, a tout de suite retiré mon nom de la liste des futurs formés et m'a mise en congé d'office. C'était reparti! Blocage psychologique - je la hais, je la hais, je la HAIS. Mes barrières naturelles n'ont pas mis longtemps à céder face à elle. Et je n'ai pu faire autrement que de m'effondrer. Durant trois heures elle m'a remonté le moral sans jamais émettre un seul signe de lassitude. Elle m'a rassurée sur ma condition physique, sur le fait que mon supérieur était d'accord, qu'aucun frais ne serait à engager et que les règles ne pouvaient pas changer, à moins de nous faire signer un autre contrat. Je finis par rire de mes appréhensions.

C'est alors que nous participions, ensemble. Nous avons été présentée comme un duo du tonnerre, et je me rendais compte petit à petit que c'était vrai, et, en grande partie, grâce à Clarisse. Nous nous sommes vraiment bien battues, il y avait tout un tas d'épreuves, c'était comme un grand jeu de piste, j'avais l'impression de redevenir une adolescente ! Nous avions une carte et une boussole ; imaginez un peu douze binômes éparpillés sur une petite île pour une journée, à chercher des indices sur ce qu'il fallait ramener à notre camp de base, aux épreuves à honorer à des heures fixes, donc il ne fallait pas se perdre et arriver à l'heure (ça c'est plus mon fort à moi qu'à mon binôme), il a fallu construire une boîte. Une boîte pour y accueillir ... de la lave en fusion ! Voilà notre objectif. Vous aurez deviné qui s'est arraché les cheveux en essayant d'imaginer comment nous allions réussir. Ce qui m'a d'ailleurs valu une première place dans le bêtisier de l'émission, je suis tellement grotesque, mais nous avons bien ri. Et grâce à ma sœur qui m'a calmée, j'ai même trouvé la solution toute seule. En fait, nous cherchions de la tôle ou quelque chose qui résiste à la chaleur. Et j'ai réfléchi, posément, je n'ai pas cherché à fuir. J'en suis très contente. C'est un grand pas personnel pour moi. J'ai laissé à ma sœur la confection de la boîte, elle adore bricoler. Peu importe ce qu'elle utilisait. Ils n'auraient jamais demandé à

qui que ça soit d'aller chercher de la lave en ébullition, surtout que le volcan à l'origine de l'île a un sommeil profond. Nous nous sommes séparées par manque de temps ; au début je ne voulais pas quitter ma sœur, « nous ferons tout ensemble. » avais-je dit pour me rassurer de sa présence si nécessaire. Et au fur et à mesure de L'Expérience, ce sont mes vieux fantômes qui ont resurgis. Mais, je les ai surmontés, j'ai rassemblé tout mon courage, comme j'aurais dû prendre ma vie en mains depuis déjà des années. Et nous avons réussi à progresser. Je me redécouvrais, en fait, j'ai en moi une sacrée volonté quand je veux. Je cherchais, un bout de roche, mais pas n'importe lequel, de la roche volcanique, légère, rugueuse à souhait. Et j'ai trouvé exactement ce qu'il me fallait. Une pierre volcanique qui portait une trace de lave qui coulait dessus. Cela formait... De la lave en fusion. La solution était là, deux roches qui se réunissent pour n'en former qu'une. J'ai poussé un cri de joie qui m'a surprise, et je me suis rendue compte que j'étais presque en retard ! J'ai dévalé la montagne à m'en perforer les poumons, et j'ai ressenti, pour la première fois depuis longtemps, la sensation de vivre et d'exister. Quand j'ai vue au loin Clarisse, nous nous sommes rejointes et avons cavale ensemble vers la fin de L'Expérience. Elle a ouvert sa splendide boîte qui était faite de racines, de lianes et de fleurs et j'ai essayé d'y placer ma roche. Mince, le coffre à malice de ma sœur était légèrement trop petit, ou ma pierre était trop grosse. Nous avons fermé le paquet tant bien que mal et avons rendu notre travail. Plus tard dans la soirée, après une bonne douche dans un hôtel cinq étoiles du bord de l'île, le verdict est tombé. Je vous passe les mises en scène, les fausses disputes montées par la production, les problèmes de cadrage, les larmes, etc. Avec Clarisse, nous attendions docilement les résultats, nous avons bien réussi la majorité des épreuves, et bien respecté les règles et les timings. Alors le dénouement est arrivé, l'animateur allait de la douzième place à la première, il en était à la cinquième et notre numéro de dossard n'était toujours pas apparu, l'espoir nous gagnait. « Et voici le top trois de nos gagnants ! Troisième place, félicitation au binôme numéro huit ! Deuxième place, veuillez applaudir le binôme numéro douze ! Et une ovation pour le binôme vainqueur... » ! Deuxième ! Nous étions deuxièmes ! On a sauté dans les bras l'une de l'autre ! Ce moment était merveilleux. Nous avons réussi ! Clarisse a réussi. C'est un nombre incalculable d'expériences que je tirerai de

toutes ces péripéties. Je me rendais compte de tout ce que cela m'avait apporté. Et je pense que cela me servira pour le restant de mes jours. Quelques tralalas plus tard, nous sommes alors montées sur le podium. Victorieuses.

Le prénom Clarisse dérive du latin, et signifie "brillante". Et jusqu'à ce jour, je n'aurais jamais imaginé qu'elle le soit autant. Finalement nous étions devenues comme cette lave ... En fusion.